

LA JUSTICE DE DIEU LORS DU SAC DE JERUSALEM DOM GUERANGER

ANNEE LITURGIQUE

7^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. VII.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples ; Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous dans des peaux de brebis, et sont au dedans des loups ravissants. Vous les connaîtrez à leurs fruits. Est-ce qu'on cueille des raisins sur les épines ou des figues sur les ronces ? Ainsi tout arbre bon produit de bons fruits, et tout arbre mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, ni un mauvais arbre de bons fruits. Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. Vous les connaîtrez donc à leurs fruits. Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans le royaume des cieux ; mais l'homme qui fait la volonté de mon Père qui est au ciel, c'est celui-là qui entrera dans le royaume des cieux.

Le peuple juif, en repoussant l'Evangile, a rejeté la lumière. Pendant que le Soleil de justice, salué par les nations, illumine de ses feux toujours croissants l'ancienne région des ombres de la mort (Isaïe, IX, 2), la nuit s'étend sur la terre autrefois bénie des patriarches, et les ténèbres s'épaississent à toute heure en Jérusalem. Dans l'aveuglement qui la pousse à sa perte, la synagogue justifie pleinement la parole du Sauveur : Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va (Jean, XII, 35). Elle précipite par ses démarches insensées la catastrophe qui doit l'engloutir.

Les faux prophètes et les faux christes abondent en Israël (Matth. XXIV, 24), depuis que le vrai Messie qu'annonçaient les Prophètes, s'est vu méconnu et traité par les siens (Jean, I, 11) comme les Prophètes eux-mêmes (Matth. XXIII, 29-32). Ses témoins, les Apôtres, ont tenté en vain d'obtenir de Juda la rétractation du fatal reniement du prétoire. Juda cependant sait mieux que personne que les temps sont accomplis, depuis que le sceptre est tombé de ses mains (Gen. XLIX, 10) ; et Juda, qui repousse dédaigneusement la royauté spirituelle du Sauveur des hommes, n'en continue pas moins d'attendre sans cesse et de chercher partout le Christ qu'il a rêvé, le Messie qui lui rendra sa puissance. Les docteurs juifs n'ont point encore, pour écarter l'autorité écrasante d'oracles qui les confondent, inventé la sentence de leur Talmud : « Maudit soit celui qui supprime les temps de la venue du Messie ! » (Tract. Sanhedr. C. X) Quels sentiments ne doivent donc pas s'agiter dans l'âme d'un peuple qui, tant de siècles durant, vécut de l'attente d'une heure solennelle entre toutes : lorsqu'enfin il se rend compte que la dernière limite des temps annoncés lui échappe et va le contraindre à renier son passé, ou le forcer d'avouer, au pied de la croix qu'il a dressée, son erreur lamentable !

Une étrange anxiété s'empare alors de la nation déicide. **L'esprit de vertige préside à ses conseils.** Dans l'effarement de la fébrile démence qui remplace en son cœur l'attente sereine et soumise des patriarches, elle voit le Christ en tous les révoltés ; elle qui n'a point voulu du fils de David se livre à des hommes sans nom, et s'abandonne à tous les aventuriers qui se la disputent au nom de l'insurrection contre Rome et de l'indépendance chimérique de la patrie terrestre. Bientôt l'anarchie et la confusion sont au comble dans la Judée ; les partis hostiles portent leurs querelles sanglantes jusqu'au fond du sanctuaire. La fille de Sion suit ses faux christes au désert (Matth. XXIV, 26), et s'y dresse à l'émeute ; elle en revient, pour remplir la ville sainte des voleurs de grand chemin et de tous les sicaires errants dans les solitudes. Longtemps à l'avance, Ezéchiel avait dit : « Tes prophètes, Israël, sont devenus pareils aux renards du désert ; malheur aux prophètes insensés qui ne débitent que des visions menteuses ! » (Ezech. XIII, 1-8) Et Isaïe s'écriait : « A cause de cela, le Seigneur frappera ce peuple ; il n'aura pitié ni des jeunes gens, ni des enfants, ni des veuves, parce qu'ils sont tous hypocrites et criminels, et que leur bouche ne profère que folies » (Isaïe, IX, 17).

Le temps est proche ; l'heure vient, pour ceux qui sont dans la Judée, de **fuir aux montagnes** (Matth. XXIV, 16).

C'était la recommandation du Seigneur ; et, en effet, l'histoire nous montrera bientôt les chrétiens de Jérusalem quittant la ville réprouvée, **sous la conduite de Siméon leur évêque** (Eus. Hist. eccl., III, 5). Avec eux s'enfuit la dernière espérance de Sion ; Dieu va venger son Christ. Déjà le signal de ruine, le coup de sifflet divin qu'entendait le prophète (Isaïe, V, 20), a retenti au-delà des mers ; et ils accourent, ils viennent d'Italie sur les navires qu'avait vus Balaam (Num. XXIV, 24) ceux qui doivent dévaster les Hébreux. Le chef annoncé par Daniel aborde enfin l'ancienne terre des promesses ; la désolation et la ruine qui l'accompagnent resteront après lui (Dan. IX, 26-27).

Laissons les Juifs hâter leur perte et revenons à l'Eglise qui s'élève, au même temps, si grande et si belle sur la pierre d'angle rejetée de la synagogue (Ps. CXVII, 22). A cause de l'absence de cette pierre, où les ouvriers de Sion n'ont point su reconnaître la base nécessaire qui portait leur ville, Jérusalem tombe en Judée ; mais elle reparaît plus brillante sur les collines (Isaïe, II,) où Céphas (Jean, I, 42), prince des Apôtres, a transplanté son fondement éternel. Affermie sur le roc divin, elle ne craindra plus la violence des flots ni les vents déchaînés contre ses murailles (Matth. VII, 24-27). Les faux prophètes et tous ces ouvriers de mensonge, qui sapèrent si fatalement les murs de l'ancienne, ne manqueront point cependant à la nouvelle Jérusalem. « Car **il est nécessaire que le scandale arrive** », disait le Seigneur (Ibid. XVIII, 7) ; et l'Apôtre, parlant de l'hérésie, le plus grand des scandales : « **Il faut, dit-il de même, qu'il y ait des hérésies, pour que la vertu des bons soit manifestée dans l'épreuve de leur foi** » (I Cor. XI, 19).

Pour chaque chrétien, en effet, comme pour l'Eglise entière, **la garantie de l'édifice de la sainteté repose sur la fermeté de la foi qui en est le fondement.** L'Esprit-Saint se refuse à bâtir sur un fondement ruineux ou mal assuré. Quand surtout il doit conduire une âme jusqu'aux régions supérieures de l'union divine, il exige d'elle tout d'abord une foi non moins supérieure, dont l'héroïsme puisse affronter victorieusement les luttes purificatrices au prix desquelles se conquièrent la lumière et l'amour. A tous les degrés de la vie chrétienne d'ailleurs, c'est la foi qui fournit à l'amour son aliment et sa substance (Heb. XI, 1), comme c'est elle aussi qui donne aux vertus leurs motifs surnaturels et les rend dignes de former le cortège royal de la sainte charité. Le développement d'une âme ne saurait donc point dépasser la mesure de sa foi. L'ampleur de celle-ci, sa plénitude croissante, sa rectitude en tout, assurent les progrès que le juste doit accomplir ; tandis que la sainteté qui prétend marcher de concert avec une croyance amoindrie, n'est elle-même qu'une sainteté bien équivoque et sujette aux plus redoutables illusions.

Il était donc véritablement bon et salutaire que **la foi fût tentée**, parce qu'elle rayonne davantage et s'affermir dans l'épreuve. Saint Paul a célébré magnifiquement, dans l'Epître aux Hébreux (Ibid. 4-40), les triomphes de la foi des anciens. L'alliance nouvelle pouvait-elle se trouver dépourvue des luttes glorieuses qui furent le mérite de nos pères au temps des figures ? C'est par leur foi victorieuse dans la parole de la promesse, que tous ces dignes ancêtres du peuple chrétien ont mérité que Dieu même leur rendit témoignage (Heb. XI, 2, 39). Pour nous qui possédons dans la joie l'objet de leurs héroïques espérances, l'épreuve sans doute n'est plus comme pour eux dans l'attente. Mais l'hérésie, née de l'orgueil de l'homme et de la malice de l'enfer, l'hérésie et ses annexes variées, qui sont les multiples diminutions de la vérité dans le monde (Ps. XI, 2), sauront nous faire un mérite de la bienheureuse possession des réalités qu'ils saluaient de loin dans leurs larmes (Heb. XI, 13). L'homme voudra, malgré l'Eglise, mêler à la révélation d'en haut ses vaines pensées ; et le prince du monde (Jean, XVI, 11) appuiera ces tentatives audacieuses d'altération du Verbe. Mais la Sagesse, jamais vaincue (Sap. VII, 30), y trouvera pour les siens l'occasion des plus belles victoires ; **de là cette permission si large laissée par Dieu aux sectes ennemies, dès les premiers jours du christianisme et dans tous les temps, de se produire au grand jour.** C'est dans le champ des combats contre l'erreur que l'Eglise, produisant au soleil sa divine armure (Eph. VI, 11-17), apparaît toute resplendissante de cette vérité absolue qui est la splendeur du Verbe son Epoux (Heb. 1, 3) ; c'est par le triomphe personnel sur l'esprit de mensonge et l'adhésion spontanée aux enseignements du Christ et de son Eglise, que le chrétien se manifeste en toute vérité fils de la lumière (Jean, XII, 36), et devient lui-même la lumière du monde (Matth. V, 14).

Le combat n'est point sans périls pour le chrétien qui veut garder dans son intégrité la foi de sa mère l'Eglise. Les ruses de l'ennemi, son hypocrisie calculée et patiente, l'adresse perfide avec laquelle il sait mouvoir dans l'âme, presque à l'insu de l'âme même, mille ressorts secrets qui **l'inclinent à l'erreur**, finissent souvent par prévaloir contre la lumière en diminuant ses rayons, s'ils ne l'éteignent entièrement. La victoire néanmoins reste assurée à ceux qui s'inspirent des enseignements de notre Evangile. Méditons-les dans la reconnaissance et l'amour ; car c'est par eux que l'éternelle Sagesse exauce la prière que nous lui adressions au temps de l'Avent, la suppliant de venir nous enseigner le chemin de la prudence (la ex Ant. maj. Adv). La prudence, amie du sage (Prov. VII, 4), gardienne de ses trésors et sa très sûre défense, n'a point en effet de danger plus grand à écarter de celui qui la prend pour compagne, que **le danger du naufrage de la foi** (I Tim. 1, 19), dont la perte entraîne tout le reste dans l'abîme. Acquérons à tout prix (Prov. III, 13-19) cette prudence du serpent qui s'allie si bien, dans les disciples de Jésus-Christ, avec la simplicité de la colombe (Matth. X, 16). Quand nous l'aurons, la distinction se fera pour nous d'elle-même entre les docteurs que nous devons fuir et ceux qu'il convient d'écouter, entre les faussaires du Verbe et ses interprètes fidèles.

« **Vous les reconnaîtrez à leurs fruits** », dit l'Evangile ; et l'histoire justifie la parole du Sauveur. Sous la peau de brebis dans laquelle ils veulent tromper les simples, les apôtres du mensonge exhalent toujours une odeur de mort. Leurs habiletés de paroles (Eph. V, 6) et leurs flatteries intéressées (Jud. 16) ne dissimulent point le vide de leurs œuvres (Eph. V, 11). N'ayez donc rien de commun avec eux (Ibid. 7). Les fruits inutiles ou impurs des ténèbres, les arbres d'automne et deux fois morts (Jud. 12) qui les portent sur leurs branches desséchées, auront le feu pour partage. Si vous avez été vous-mêmes ténèbres autrefois, maintenant que vous êtes devenus lumière dans le Seigneur par le baptême ou le retour d'une conversion sincère, montrez-vous tels : produisez les fruits de la lumière en toute bonté, justice et vérité (Eph. V, 8, 9). A cette condition seulement vous pourrez espérer le royaume des cieux, et vous dire dès ce monde les disciples de cette Sagesse du Père qui réclame pour elle aujourd'hui notre amour.

En effet, dit l'Apôtre saint Jacques, semblant commenter l'Evangile de ce jour, « est-ce que le figuier peut porter des raisins, ou la vigne produire des figes ? est-ce que la fontaine peut donner de l'eau amère et de l'eau douce à la fois ? Et maintenant qui d'entre vous prétend passer pour sage ? qu'il le prouve en montrant dans ses œuvres et toute sa vie la douceur de la Sagesse. Car il y a une sagesse amère et trompeuse qui n'est point d'en haut, mais de la terre et de l'enfer. La Sagesse qui est d'en haut est d'abord toute chaste et pure, ensuite amie de la paix, modeste, sans attache à son sens, toujours d'accord avec les bons, pleine de miséricorde et de fruits de bonnes œuvres, ne jugeant point les autres et sans arrière-pensée. Les fruits de justice qu'elle produit se sèment dans la paix au sein des pacifiques » (Jacob, III, 11-18).

8^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Ce Dimanche était appelé, au moyen âge, le sixième et dernier dimanche après le Natal des Apôtres ou la fête de saint Pierre, dans les années où Pâques atteignait son dernier terme en avril. Il n'était au contraire que le premier de la série dominicale ainsi dénommée, lorsque Pâques suivait immédiatement l'équinoxe du printemps.

Nous avons vu qu'en raison du même mouvement si variable imprimé à toute la dernière partie du cycle liturgique par la date de la Solennité des solennités, cette semaine pouvait être déjà la deuxième de la lecture des livres Sapientiaux, quoique le plus souvent on doive y continuer encore celle des livres des Rois. Dans ce dernier cas, c'est l'ancien temple élevé par Salomon le Pacifique à la gloire de Jéhovah qui attire aujourd'hui l'attention de la sainte Eglise ; et les chants de la Messe sont alors, comme nous le verrons, en parfaite harmonie avec les lectures de l'Office de la nuit.

Saluons donc une dernière fois avant sa chute le splendide monument de l'ancienne alliance. A la veille des événements qui se préparent, l'Eglise veut rendre cet hommage au glorieux et divin passé qui l'a précédée. Entrons avec elle dans les sentiments des chrétiens de Juda ses premiers-nés, lorsqu'instruits du prochain accomplissement des prophéties, **ils quittèrent Jérusalem par l'ordre d'en haut**. Ce fut un moment solennel que celui où la petite troupe d'élus, en qui seule survivait la foi d'Abraham et l'intelligence des destinées du peuple hébreu, se retourna sur le chemin de l'émigration pour contempler, dans un long regard d'adieu, la cité de ses pères. Prenant à l'Orient la route du Jourdain, au-delà duquel l'attendait le refuge préparé par Dieu aux restes d'Israël¹ (Isaïe, X, 20-23), elle dut s'arrêter sur la pente du mont des Oliviers qui, dominant la ville, allait bientôt la dérober à ses yeux. Moins de quarante ans auparavant, au même endroit, l'Homme-Dieu s'était assis (Marc, XIII, 1-3), promenant une dernière fois, lui aussi, son regard divin sur la ville et le temple. De cette place devenue sacrée, que vénèrent encore aujourd'hui les pèlerins, Jérusalem apparaissait dans sa magnificence. Relevée depuis longtemps de ses anciennes ruines, les princes de la race d'Hérode, favoris des Romains, l'avaient encore agrandie ; elle se montrait aux yeux de nos fugitifs plus complète et plus belle qu'elle ne l'avait jamais été dans les périodes antérieures de son histoire. Rien au dehors n'annonçait encore la cité maudite. Toujours assise comme une reine forte et puissante au milieu des montagnes que le Psalmiste avait chantées (Ps. CXXIV, 2), couronnée de tours (Ps. CXXI, 7) et pleine de palais, elle enchâssait dignement dans la triple enceinte de ses murailles achevée par les derniers rois, les plus nobles cimes des monts de Judée comme de l'univers : Sion et ses augustes souvenirs ; le Golgotha, colline obscure et pauvre que n'illuminait point encore la gloire du saint tombeau, mais dont déjà, à cette heure même, l'attraction puissante et vengeresse jetait une première fois sur cette terre les légions d'Occident ; Moriah enfin, la montagne sacrée du vieux monde, servant de base au temple sans rival dont la possession faisait de Jérusalem la plus illustre des villes de tout l'Orient pour les gentils eux-mêmes (Plin. Hist. nat. V, 15).

« Au lever du soleil, lorsque de loin sur la sainte montagne apparaissait le sanctuaire dominant de plus de cent coudees les deux rangées de portiques qui formaient sa double enceinte ; quand le jour versait ses premiers feux sur cette façade d'or et de marbre blanc ; quand scintillaient les mille aiguilles dorées qui surmontaient son faite : il semblait, dit Josèphe, que ce fût une montagne de neige, s'illuminant peu à peu et s'embrasant aux feux rougeâtres du matin. L'œil était ébloui, l'âme surprise, la piété éveillée ; le païen même se prosternait » (Jos. De bell. V, 5, traduit par de CHAMPAGNY). Venu en conquérant ou comme curieux, c'était en pèlerin qu'en des temps meilleurs il reprenait sa route. Il gravissait plein d'une religieuse émotion la pente de Moriah, et pénétrait par la porte d'or dans les galeries somptueuses qui formaient l'enceinte extérieure du temple. Mêlé dans le parvis des gentils à des hommes de toute race, l'âme absorbée par la sainteté de ce lieu où l'on sentait que vivaient toujours pures les antiques traditions de l'humanité, il assistait de loin, lui profane, aux pompes divinement ordonnées du culte hébreu. La blanche colonne de la fumée des victimes s'élevait devant lui comme l'hommage de la terre au Dieu créateur et sauveur ; des parvis intérieurs arrivait à son oreille l'harmonie des chants sacrés, portant jusqu'au ciel l'ardente prière des siècles de l'attente et l'expression inspirée des espérances du monde ; et lorsque, du milieu des chœurs lévitiqes et des phalanges sacerdotales vaquant au ministère du sacrifice et de la louange, le pontife au front duquel brillait la lame d'or s'avancéait, portant l'encensoir, et s'engageait seul au delà des voiles mystérieux qui fermaient le sanctuaire : l'étranger qui entrevoyait quelque chose de ces symboliques splendeurs s'avouait vaincu, et il reconnaissait **la grandeur incomparable de ce Dieu sans image dont la majesté dépassait tellement les vaines idoles des nations**. Les princes d'Asie, les plus grands rois, tenaient à honneur de subvenir par leurs dons personnels et aux frais du trésor de leurs empires à la dépense du lieu saint (II Mach. III, 2-3). On vit les généraux romains et les césars eux-mêmes continuer sur ce point les traditions de Cyrus (I Esdr. VI, 4) et d'Alexandre (Jos. Antiq. XI, 5). Auguste voulut que, chaque jour, un taureau et deux agneaux fussent offerts en son nom aux prêtres juifs et immolés sur l'autel de Jéhovah pour le salut de l'empire (Philo, Légat.) ; ses successeurs avaient maintenu la fondation ; et le **refus** que firent les sacrificateurs de recevoir désormais les offrandes impériales marqua, dit Josèphe, **le début de la guerre** (Jos. De bell. 11, 17).

Mais si jusqu'à la fin la majesté du temple en imposa tellement aux profanes eux-mêmes, il était des émotions que le juif fidèle pouvait seul ressentir à son aspect, en ces derniers jours de l'existence de la nation. Héritier de la foi soumise des patriarches, il n'ignorait pas assurément que les privilèges prophétiques de sa patrie n'étaient que l'annonce pour le

¹ Note de LHR. Il s'agit de la montagne de Petra, au-delà du Jourdain, où saint Siméon, deuxième évêque de Jérusalem (il succéda à saint Jacques le Mineur son frère, le martyr) conduisit les chrétiens trois ans avant le sac de Jérusalem. Saint Jacques, cousin germain de Notre-Seigneur lui ressemblait tellement que les juifs demandèrent à Judas de baiser Notre-Seigneur pour ne pas les tromper sur celui qu'il avait vendu. C'est pourquoi dans les "mises au tombeau" de la Renaissance que l'on trouve dans de nombreuses églises, Notre-Seigneur a la même tête que saint Jacques. Saint Siméon mourut à 130 ans.

Les armées romaines montant à la caserne Antonia (où logeaient les légions romaines) se soumettaient aux demandes juives de remettre dans les fourreaux leurs étendards (remplis de signes diaboliques) en traversant la vallée de Josaphat (vallée du jugement dernier), lieu saint par excellence. En 67, les troupes romaines traversèrent la vallée, étendards déployés. Ce fut le signal pour saint Siméon, car c'était l'abomination de la désolation dans un lieu saint.

monde entier de grandeurs plus réelles et plus stables ; il comprenait sans nul doute que l'heure était venue, pour les enfants de Dieu, de ne plus confiner leurs hommages dans les limites resserrées d'une montagne ou d'une ville (Jean, IV, 21, 23) ; il savait que le vrai temple de Dieu s'élevait à l'heure même sur toutes les collines de la gentilité (Isaïe, 11, 2), embrassant dans son immensité les multiples rivages de cette terre qu'avait pénétrée de ses flots le sang parti du Calvaire. Et toutefois, qui ne comprendrait les angoisses de son patriotisme au moment où Dieu s'apprête à consommer, au milieu de la terre épouvantée, le retranchement terrible (Ibid. X, 23) du peuple ingrat qui fut la part de son héritage (Deut. XXXII, 9) ? Qui ne s'associerait à la douleur de Jacob en ces justes, pareils dans leur petit nombre aux épis échappés à la faux du moissonneur (Isaïe, XVII, 5), et quittant la ville sainte devenue la cité maudite ? Certes, elles étaient bien légitimes les larmes qui tombaient des yeux de ces vrais Israélites abandonnant pour toujours à la dévastation et à la ruine leurs foyers, leur patrie, ce temple surtout qui, si longtemps, avait consacré la gloire d'Israël et formé le titre authentique de la noblesse de Juda parmi les nations (Deut. IV, 6-8).

Indépendamment de sa prééminence au temps des prescriptions figuratives, Jérusalem n'avait-elle pas été d'ailleurs le théâtre des plus augustes mystères de la loi de la grâce ? Et n'était-ce pas en son temple que Dieu, selon l'expression des prophètes, avait manifesté l'ange de l'alliance (Malach. III, 1) et donné la paix (Agg. II, 10) ? L'honneur de ce temple n'est plus l'exclusif apanage d'un peuple isolé, depuis que le désiré de toutes les nations l'a rempli par son arrivée de plus de gloire que n'avaient fait tous les siècles de l'attente et de la prophétie (Agg. II, 8, 10). C'est à son ombre que **Marie**, le trône futur de la Sagesse éternelle, prépara dans son âme et sa chair au Verbe divin un plus auguste sanctuaire que celui dont les murailles lambrissées de cèdre et chargées d'or abritaient son enfance. C'est là qu'à l'âge de **trois ans**, elle franchit joyeuse les quinze degrés qui séparaient le parvis des femmes de la porte orientale, offrant à Dieu l'hommage si pur de son cœur immaculé. Ici donc, sur la cime de Moriah, commença dans leur reine ce long défilé des vierges consacrées, qui, jusqu'à la fin des temps, viendront après elle offrir au Roi leur amour (Ps. XLIV, 15, 16). **Là encore, le sacerdoce nouveau prit son point de départ et son modèle** en la divine Mère présentant au Très-Haut la victime du monde, fruit nouveau-né de ses chastes entrailles. Dans cette demeure faite de mains d'hommes, dans ces salles où siègent les docteurs, la Sagesse s'est assise sous les traits de l'enfance, instruisant les dépositaires de la Loi par ses questions sublimes et ses divines réponses (Luc, II, 46, 47). Partout, dans ces parvis, le Verbe incarné répandit des trésors de bonté, de puissance, de céleste doctrine. Tel de ces portiques fut le lieu préféré des promenades du fils de l'homme (Jean, X, 23), et l'Eglise naissante en fit le rendez-vous de ses premières assemblées (Act. III, 11 ; V, 12).

Véritablement donc ce lieu est saint d'une sainteté non pareille, saint pour le juif du Sinaï, saint plus encore pour le chrétien, juif ou gentil, qui trouve ici la fin de la Loi dans l'accomplissement des figures (Rom. X, 4). L'Eglise rappelait à bon droit, cette nuit, la parole du Seigneur disant à Salomon : « J'ai sanctifié cette maison que vous avez bâtie, pour y établir mon Nom à jamais ; mes yeux et mon cœur y seront attachés dans toute la suite des jours » (III Reg. XI, 3).

Comment donc de sinistres présages viennent-ils jeter aujourd'hui l'effroi parmi les gardiens de la sainte montagne ? Des apparitions étranges, des bruits effrayants, ont banni de l'édifice sacré le calme et la paix qui conviennent à la maison du Seigneur. A la fête de la Pentecôte, les prêtres remplissant leur ministère ont entendu dans le saint lieu comme l'agitation d'une grande multitude et des voix nombreuses s'écriant toutes ensemble : « **Sortons d'ici !** » Une autre fois, au milieu de la nuit, la porte d'airain massif qui fermait le sanctuaire du côté de l'Orient, et que vingt hommes à peine peuvent ébranler, s'est ouverte d'elle-même (Jos. De bell. VI, 5). O temple, ô temple, dirons-nous avec les témoins de ces menaçants prodiges (Talmud cité par Dr. Sepp, 2^e p. VI, 02), pourquoi t'agiter ainsi ? pourquoi te détruire toi-même ? Hélas ! ton sort nous est connu ; Zacharie l'a prédit, lorsqu'il disait : « Liban, ouvre tes portes, et que le feu dévore tes cèdres ! » (Zach. XI, 1)

Dieu, à coup sûr, n'a point oublié les engagements de sa bonté toute-puissante. Mais n'oublions pas davantage le terrible et juste avertissement qui suivait sa promesse au fils de David : « Si vous abandonnez mes voies, vous et vos fils, j'exterminerai Israël de la terre que je lui ai donnée ; je rejetterai de ma face ce temple que je m'étais consacré, et Israël sera le proverbe et la fable de tous les peuples ; cette maison passera en exemple, elle sera l'objet de la stupéfaction et des sifflets de quiconque la verra ! » (III Reg. IX, 6-8)

Ame chrétienne, devenue pour Dieu par la grâce un temple (I Cor. III, 16-17) plus magnifique, plus saint, plus aimé que celui de Jérusalem, **instruisez-vous à la lumière des divines vengeances, et méditez** la parole de ce Dieu Très-Haut dans Ezéchiel : « La justice du juste ne le sauvera point, du jour qu'il aura fait le mal. Quand bien même je lui aurais promis la vie, si, confiant dans sa justice, il opère l'iniquité, toutes ses justices seront oubliées, et il mourra dans le péché qu'il a commis » (Ezech. XXXIII, 12, 13).

EPITRE

Lecture de l'Épître du bienheureux Paul, Apôtre, aux Romains. Chap. VIII.

Mes Frères, nous ne sommes point les débiteurs de la chair, pour vivre selon la chair. Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez. Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu. Vous n'avez point reçu en effet l'esprit de servitude pour être encore gouvernés par la crainte, mais vous avez reçu l'esprit de l'adoption des enfants, dans lequel nous crions : Abba ! c'est-à-dire, Père ! C'est l'Esprit qui rend lui-même témoignage à notre esprit que nous sommes fils de Dieu. Or, si nous sommes fils, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ.

Le Docteur des nations continue de former à la vie chrétienne les nouvelles recrues que sa voix puissante et celle de ses collègues dans l'apostolat, dispersés par le monde, amène chaque jour plus nombreuses aux fontaines du salut. Bien que se maintenant attentive aux événements qui se précipitent dans la Judée, l'Eglise, en effet, n'en réserve pas moins toujours ses sollicitudes les plus maternelles pour le grand œuvre de l'éducation des enfants qu'elle engendre à l'Epoux. C'est ainsi que, pendant qu'Israël suit jusqu'au bout la voie fatale du reniement, une autre famille se forme et grandit qui prend sa place devant Dieu, et dédommage le Seigneur, par sa docilité, des amertumes dont l'abreuvèrent ses premiers fils. Les prétentions jalouses du peuple ancien, ces contradictions dont le Christ se plaint dans le Psaume (XVII, 44-46), n'ont point pris fin encore, et déjà l'Homme-Dieu, grâce à l'Eglise, est devenu la tête des nations.

Rien n'égale la fécondité de l'Epouse, sinon la puissance de sanctification qu'elle déploie, au milieu d'éléments si divers, pour présenter dès les premiers jours à son Seigneur et roi un empire affermi dans l'unité de l'amour, une génération toute céleste et toute pure dans l'intelligence et la pratique parfaite des vertus. Assurément l'Esprit sanctificateur agit lui-même directement sur les âmes des nouveaux baptisés ; néanmoins, ineffable harmonie du plan divin ! depuis que le Verbe s'est fait chair et qu'il s'est associé dans l'œuvre du salut des hommes une Epouse toujours visible ici-bas, l'opération invisible de l'Esprit qui procède du Verbe n'arrive point à son terme normal sans la coopération et l'intervention extérieure de cette Epouse de l'Homme-Dieu. Non seulement l'Eglise est la dépositaire des formules toutes-puissantes et des rites mystérieux qui font du cœur de l'homme une terre renouvelée, dégagée des ronces et prête à fructifier au centuple ; c'est elle encore qui, sous les mille formes de son enseignement, distribue la semence dans les sillons du Père de famille (Luc, VIII, 11). S'il revient à l'Esprit une admirable part dans cette fécondité et cette vie sociale de l'Eglise, son rôle près des élus considérés individuellement consiste surtout à faire valoir en eux les énergies divines des sacrements qu'elle confère, et à développer les germes de salut que sa parole dépose en leurs âmes.

Aussi sera-ce, dans tous les siècles, une mission importante et sublime que celle de ces hommes, chefs des églises particulières, docteurs privés ou directeurs des âmes, qui représenteront, près des fidèles isolés, la Mère commune ; ils fourniront véritablement pour elle à l'Esprit divin les éléments sur lesquels doit porter son action toute-puissante. Mais aussi, **malheur au temps dans lequel les dispensateurs de la parole sainte ne laisseraient plus tomber sur les âmes, avec des principes diminués ou faussés, qu'une semence atrophiée ! l'Esprit n'est point tenu de suppléer par lui-même à leur insuffisance ; et il ne le fera pas d'ordinaire, respectueux qu'il est de l'ordre établi par l'Homme-Dieu pour la sanctification des membres de son Eglise.**

La Mère commune vient d'ailleurs magnifiquement à l'aide de ces délaissés dans sa Liturgie, qui renferme toujours, soutenues de la force même du Sacrifice et vivifiées par les grâces du Sacrement d'amour, la règle très sûre des mœurs et les plus sublimes leçons des vertus. Mais pour cela faut-il encore que ces pauvres âmes, trop habituées souvent à regarder comme la voie royale de la perfection la vie chétive qu'elles se sont faite, comprennent quelle place il convient de laisser au pain sans force et à l'eau appauvrie dont elles se nourrissent (Isaïe, III, 1 ; XXX, 20), en présence des intarissables et authentiques trésors du sein maternel. « O vous tous qui avez soif, dirait le prophète, venez donc à la source vive. Pourquoi dépenser vos richesses à ce qui ne peut vous nourrir, et vos sueurs à ce qui ne peut vous rassasier ? Bien plutôt, sans argent ni dépense, sans échange d'aucune sorte, achetez et mangez, abreuvez-vous de vin et de lait : en m'écoutant, nourrissez-vous de la bonne nourriture, et que votre âme se délecte et s'engraisse » (Isaïe, LV, 1-2). S'il est une remarque, en effet, qui doit attirer l'attention non moins que la reconnaissance du chrétien en quête de lumières au sujet de la voie qui conduit au ciel, c'est bien assurément que l'Eglise ait pris soin de choisir elle-même, au milieu du trésor des Ecritures, et de rassembler dans le plus usuel de tous les livres les passages pratiques qu'elle sait mieux que personne sans doute convenir à ses fils. **A cette école de la sainte Liturgie, de son livre de Messe, le fidèle humblement et pieusement attentif ne sera point exposé à voir s'affaiblir ou vaciller jamais la lumière.** « C'est ici le chemin, lui dira son guide avec autorité ; prenez-le sans crainte, et ne vous écartez ni à droite, ni à gauche » (Ibid. XXX, 21). **L'Eglise, faut-il s'en étonner ? l'emportera toujours, dans la conduite des âmes, sur les plus profonds des docteurs et les plus saints mêmes de ses fils.**

Qu'on réunisse les quelques lignes empruntées comme Epîtres, dans ces trois derniers dimanches, à la lettre de saint Paul aux Romains ; et qu'on dise si, indépendamment de leur **infaillible vérité garantie par l'Esprit-Saint lui-même**, il est possible de trouver ailleurs une aussi admirable exposition des bases de la morale révélée. La clarté, la simplicité d'expression, la véhémence chaleureuse de l'exhortation apostolique, le disputent, dans ce peu de paroles, à l'ampleur de la doctrine et à la portée des considérations que l'on y voit empruntées aux plus sublimes aspects du dogme chrétien. Jésus-Christ, fondement du salut, sa mort et son glorieux tombeau devenus dans le baptême le point de départ de l'homme régénéré, sa vie en Dieu modèle de la nôtre ; la honte passée de nos corps asservis, la fécondité sanctifiante des vertus remplaçant dans nos membres la désastreuse germination des vices ; aujourd'hui enfin les droits de l'esprit sur la chair, et ses devoirs contre elle s'il tient à garder sa juste prééminence, si l'homme veut maintenir la liberté qu'il a recouvrée par la grâce de l'Esprit d'amour et se montrer, comme il l'est en toute vérité, le fils de Dieu, le cohéritier du Christ : telles sont les splendides réalités illuminant pour nous désormais de leurs célestes rayons la loi de la vie dont on vit par l'Esprit-Saint dans le Christ Jésus (Rom. VIII, 2) ; tels se produisent, en face du monde, les axiomes de la science du salut qui doit remplacer à la fois les impuissances de la loi juive et la stérile morale de la philosophie.

Car c'est une vérité qu'il convient de retenir aussi, comme étant l'idée-mère de toute cette sublime épître aux Romains : l'impuissance, la stérilité pour la justice complète et le bien absolu, sont la part trop certaine de l'humanité non relevée par la grâce. L'expérience l'a prouvé, saint Paul le déclare, les Pères bientôt l'affirmeront unanimement, et l'Eglise le définira dans ses conciles. **L'homme peut arriver, il est vrai, par les seules forces de sa nature tombée, à la pos-**

session de certaines vérités et à la pratique de quelque bien ; mais il ne parviendra jamais, sans la grâce, à connaître et moins encore à observer les préceptes de la loi simplement naturelle dans leur ensemble.

De Jésus donc, **de Jésus seul vient toute justice.** Non seulement la justice surnaturelle, qui suppose l'infusion de la grâce sanctifiante dans l'âme du pécheur, est de lui tout entière ; mais encore cette justice naturelle dont les hommes se parent si volontiers, et qu'ils prétendent leur tenir lieu de tout le reste, échappe à quiconque n'adhère point au Christ par la foi et l'amour. Que les adeptes de l'indépendance de l'esprit humain exaltent leur morale et vantent leurs vertus ; nous chrétiens, nous ne savons qu'une chose que nous tenons de notre mère l'Eglise : l'honnête homme, c'est-à-dire l'homme véritablement en règle avec tous les devoirs que lui impose sa nature, ne se trouve point ici-bas sans le secours très spécial de l'Homme-Dieu rédempteur et sauveur. Avec saint Paul, soyons donc fiers de l'Evangile (Rom. I, 16) ; car il est bien la vertu de Dieu, non seulement pour sauver l'homme et justifier l'impie (Ibid. IV, 5), mais encore pour donner la justice agissante et parfaite aux âmes avides de droiture. Le juste vit de la foi, dit l'Apôtre, et sa justice croît avec elle (Ibid. I, 17) ; sans la foi en Jésus, la prétention d'arriver par soi et ses œuvres à la consommation de tout bien n'engendre que la stérilité de l'orgueil et n'attire que des maux (Ibid. 18).

Les Juifs en font aujourd'hui la triste expérience. Fiers de leur loi qui leur donnait une lumière plus grande qu'aux nations (Ibid. 11, 17-20), et voulant établir sur elle seule leur propre justice, ils ont méconnu celui qui était la fin de la loi, la source de toute justice véritable (Ibid. X, 3-4) ; ils ont repoussé le Christ qui leur apportait, avec la délivrance du mal antérieur (Ibid. III, 25), la connaissance du précepte et la force de l'accomplir (Ibid. VIII, 3-4) ; ils sont restés dans leur iniquité, ajoutant faute sur faute au péché d'origine, thésaurisant pour le jour de colère (Ibid. II, 5). Or voilà qu'à cette heure même s'accomplit la prédiction d'Isaïe, mettant les paroles suivantes dans la bouche des restes d'Israël que nous accompagnons aujourd'hui dans leur fuite : « Si le Seigneur des armées n'eût réservé quelques rejetons de notre race, nous aurions été comme Sodome et Gomorrhe » (Isaïe, I, 9).

« Que dirons-nous donc, s'écrie l'Apôtre ? (Rom. IX, 30-33) sinon que les nations, qui ne cherchaient point la justice, ont trouvé et saisi la justice, mais la justice qui vient de la foi ; Israël au contraire, « poursuivant la loi de la justice, ne l'a point rencontrée. Pourquoi, cela ? parce qu'il n'a point voulu la tenir de la foi, et s'est conduit comme s'il pouvait l'obtenir par les œuvres. Ils ont bronché contre la pierre d'achoppement, selon qu'il est écrit : Voici que je pose en Sion une pierre d'achoppement et de scandale, et quiconque croira en celui qui est cette pierre ne sera point confondu » (Isaïe, VIII, 14 ; XXVIII, 16).

ÉVANGILE

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. XVI.

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples cette parabole : Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui comme ayant dissipé ses biens. L'appelant donc, il lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez compte de votre administration ; car désormais vous ne gérerez plus mon bien. Or l'économe se dit en lui-même : Que ferai-je, mon maître m'enlevant ainsi mon emploi ? Je ne puis travailler à la terre, j'aurais honte de mendier. Je sais ce que je ferai, afin que, lorsque j'aurai été dépouillé de cette administration, il y ait des gens qui me reçoivent dans leurs maisons. Appelant donc chacun des débiteurs de son maître, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Il lui répondit : Cent barils d'huile. Prenez votre obligation, dit l'économe, asseyez-vous vite, et écrivez cinquante. Ensuite il dit à un autre : Et vous, combien devez-vous ? Celui-ci répondit : Cent mesures de froment. Il lui dit : Voici votre lettre, écrivez quatre-vingts. Et le maître loua l'économe infidèle pour sa prudence ; car les enfants de ce siècle sont plus prudents que ne sont les enfants de lumière en leurs affaires. Et moi je vous dis : Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin que, lorsque vous manquerez, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.

Les divers termes de la parabole qui nous est proposée sont faciles à saisir, et renferment une doctrine profonde. Dieu seul est riche par nature, parce qu'à lui seul appartient en propre le domaine direct et absolu sur toutes choses : elles sont à lui, parce qu'il les a faites (Ps. XXIII, 2; LXXXVIII, 12). Mais en envoyant son Fils dans le monde sous une forme créée, il l'a constitué par cette mission dans le temps l'héritier des ouvrages sortis de ses mains (Ps. VIII, 6-8), comme il l'était déjà des trésors mêmes de la nature divine par le fait de sa génération éternelle. L'homme riche de notre Evangile, c'est donc le Seigneur Jésus portant dans son humanité unie au Verbe le titre d'hérédité universelle (Heb. 1, 2 ; II, 8) qui l'établit sur tous les biens, créés ou non, finis ou infinis, du Dieu très-haut. C'est à lui qu'appartiennent les cieux chantant sa gloire (Ps. XVIII, 2, 6) et fiers de former pour un temps (Ps. CI, 27) son vêtement de lumière (Ps. CIII, 2), l'océan qui proclame sa puissance au sein des tempêtes (Ps. XCII, 4) et abat docile à ses pieds la fureur de ses flots (Marc, IV, 39-40), la terre enfin lui présentant l'hommage de sa plénitude (Ps. XXIII, 1). L'herbe et les fleurs de la prairie, les fruits variés, la fertile beauté des champs (Ps. XLIX, II), les oiseaux du ciel comme les poissons qui peuplent les fleuves ou parcourent les sentiers des mers (Ps VIII, 9), les grands troupeaux comme l'insecte ignoré, comme la bête fauve qui se dérobe dans la profondeur des forêts ou sur les montagnes (Ps. XLIX, 9-10) : **tout est sien, tout est soumis à son empire.** A lui aussi appartient en pleine possession l'argent et l'or (Agg. II, 9), et l'homme même, qui ne serait que son esclave à jamais, s'il n'avait daigné miséricordieusement le diviniser et l'appeler en part de ses biens éternels.

Au lieu d'esclaves, il a voulu avoir en nous des frères ; et, retournant de ce monde à son Père devenu le nôtre par sa grâce (Jean, XX, 17), il nous a envoyé l'Esprit-Saint comme le témoin de la filiation divine en nos âmes (Rom. VIII, 10),

comme le gage de l'hérédité sacrée qui nous assure le ciel (Eph. I, 14). Biens ineffables du siècle futur, héritage sans pareil, dont la grandeur fait tressaillir l'Homme-Dieu lui-même dans le psaume célébrant sa résurrection glorieuse ! Nous ses membres et ses cohéritiers, nous avons le droit de dire avec lui : « Le cordeau du partage est tombé pour moi sur une part merveilleuse. Splendide est en effet mon héritage ; car c'est Dieu même qui m'est échu en possession. Béni soit le Seigneur qui m'a donné de le comprendre ! » (Ps. XV, 5-7)

Toutefois, pour arriver à la jouissance des richesses éternelles, **une épreuve nous est imposée : il faut que nous fassions valoir ici-bas le domaine visible du Christ.** Notre fidélité dans la gestion de ces biens inférieurs, confiés en des proportions si variées aux soins des fils d'Adam pendant les jours de leur exil, marquera la mesure des récompenses sans fin qui nous attendent. Divine convention, ineffable accord de justice et d'amour ! de ses biens l'Homme-Dieu a fait deux parts : il nous assure la pleine propriété de la part éternelle, seule vraiment grande, seule capable de satisfaire nos aspirations infinies ; pour l'autre, qui en elle-même ne mériterait point d'attirer le regard d'êtres appelés à contempler la divine essence, il dédaigne d'y attacher nos âmes et se refuse à nous communiquer sur elle les droits d'un domaine absolu. La vraie propriété des biens du temps reste donc à lui seul ; la possession qu'il octroie des richesses de la terre d'épreuve aux futurs cohéritiers de son éternité, demeure soumise à mille restrictions durant leur vie, et révèle à la mort son caractère essentiellement précaire : elle ne suit point les hommes au-delà du tombeau.

Un jour vient pour l'insensé, comme pour le sage, où l'on doit lui redemander son âme (Luc, XII, 20), où le riche, traduit comme le pauvre dans la nudité du jour de sa naissance (Job. I, 21) en présence du seul Maître, entendra la parole : **Rendez-moi compte de votre administration.** La règle du jugement, à cette heure terrible, sera celle-là même que nous a révélée le Seigneur en personne, lorsqu'il disait dans les jours de sa vie mortelle : « **Il sera réclamé beaucoup à qui l'on a donné beaucoup ; et il sera demandé plus à qui l'on aura confié davantage** » (Luc, XII, 48). Malheur alors au serviteur qui s'était cru maître, à l'économe qui, méconnaissant son mandat, s'est plu à dissiper vainement des biens dont il n'était que le dispensateur ! (Ibid. 42) Il comprend, à la lumière de l'éternité, l'erreur de son fol orgueil ; il pénètre l'injustice souveraine d'une vie, honnête peut-être selon le monde, mais passée tout entière sans tenir compte des intentions de celui qui lui confia ces richesses dont il était si fier. Dépossédé sans retour, il ne peut réparer ses torts par une administration plus conforme à l'avenir aux volontés du maître du monde. S'il pouvait du moins se reformer laborieusement un héritage, ou trouver assistance près de ceux qui vécurent avec lui sur terre ! Mais au-delà du temps le travail cesse ; et ses mains vides, devenues impuissantes, ne recueilleront que la honte en s'ouvrant pour demander l'aumône, au pied du tribunal redoutable où chacun craint à bon droit de ne pouvoir se suffire à lui-même (Matth. XXV, 9).

Heureux donc si, dès ce monde, la voix des menaces divines qui retentit en mille manières (Ps. XCIV, 8) parvient à réveiller sa conscience ; si, comme l'économe de notre Evangile, il profite du temps qui lui reste, et se dit avec Job : Que ferai-je, quand Dieu se lèvera pour le jugement ? Lorsqu'il m'interrogera, que lui répondrai-je ? (Job. XXXI, 14)

Celui même qui doit être son juge lui indique miséricordieusement, aujourd'hui, le moyen de parer la peine qu'ont encourue ses malversations. Qu'il imite l'habileté de l'économe infidèle, et il sera loué pleinement : non seulement, comme lui, à cause de sa prudence ; mais parce qu'en disposant ainsi pour les serviteurs de Dieu des richesses mises en ses mains, loin de frustrer le Seigneur de toutes choses, il ne fait que rentrer dans ses intentions. Quel est en effet l'économe fidèle autant que prudent, établi par le Seigneur sur sa famille, sinon celui qui pourvoie les membres de cette famille, en temps opportun, de froment (Luc. XII, 42) et d'huile (II Esdr. V, 11) ? Corporelle ou spirituelle, **l'aumône** nous assure des amitiés puissantes pour l'heure du grand dénuement, au jour où la terre doit manquer à notre vie défaillante ; car c'est aux pauvres qu'appartient le royaume des deux (Matth. V, 3) ; si nous employons les richesses de la vie présente à abriter et soulager leur misère ici-bas, ils ne manqueront pas de nous recevoir à leur tour dans leurs maisons, qui sont les tabernacles éternels.

Tel est le sens direct et obvie de la parabole qui nous est proposée. Mais si nous voulons pénétrer complètement l'intention pour laquelle l'Eglise choisit aujourd'hui ce passage de l'Evangile, il nous faut recourir à saint Jérôme qui s'en est fait l'interprète officiel dans l'Homélie de l'Office de la nuit. Poursuivons avec lui la lecture évangélique : Celui qui est fidèle dans les petites choses, continue le texte sacré, c'est aussi dans les grandes, et celui qui est injuste dans les petites choses le sera dans les grandes ; si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses iniques et trompeuses, qui vous confiera les biens véritables ? (Luc, XVI, 10-11) Or Jésus parlait ainsi, observe saint Jérôme, devant les scribes et les pharisiens qui le tournaient en dérision, voyant bien que la parabole était contre eux. L'infidèle dans les petites choses, c'est en effet le Juif jaloux, qui, dans le domaine restreint de la vie présente, refuse à ses frères l'usage des biens créés pour tous. Si donc, est-il dit à ces scribes avares, vous êtes convaincus de malversation dans la gestion de richesses fragiles et passagères, qui pourrait vous confier les vraies, les éternelles richesses de la parole divine et de l'enseignement des nations ? (Hier. Ep. Ad Algasiam, cap. VI). Demande redoutable, que le Seigneur laisse aujourd'hui en suspens sur la tête des infidèles dépositaires de la loi des figures. Mais combien, dans peu, la réponse sera terrifiante !

En attendant, l'humble troupe des élus de Juda, laissant ces endurcis à la vengeance que précipite leur démesure orgueilleuse, poursuit sa route dans la confiance assurée qu'elle garde en son sein les promesses de Sion.

9^{ÈME} DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

La *déploration des malheurs de Jérusalem* forme en Occident le sujet de l'Evangile du jour ; elle a depuis longtemps donné son nom, chez les Latins, au neuvième Dimanche après la Pentecôte.

Nous avons vu qu'il était facile de retrouver aujourd'hui encore, dans la sainte Liturgie, les traces de la préoccupation de l'Eglise naissante à l'endroit du prochain accomplissement des prophéties contre la ville ingrate qui fut l'objet des premières prédilections du Seigneur. Le dernier terme imposé par la miséricorde à la justice divine arrive enfin. Jésus-Christ, parlant du renversement de Sion et du temple, avait prédit que la génération qui entendait ses paroles ne passerait pas que tout ce qu'il annonçait ne fût accompli (Luc, XXI, 32). Près de quarante ans, laissés à Juda pour détourner la colère du ciel, n'ont fait qu'affermir dans son reniement obstiné la race déicide. Comme un torrent longtemps contenu qui rompt ses digues, la vengeance se rue sur l'ancien Israël ; l'année 70 voit exécuter la sentence que lui-même a portée, lorsqu'il s'écriait en livrant aux Gentils (Matth. XX, 19) son roi et son Dieu : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants* (*Ibid.* XXVII, 25) !

Dès l'année 67, Rome, provoquée par la folle insolence des Juifs, députait Flavius Vespasien pour venger son injure. Le nom peu connu du nouveau général avait été sa recommandation la plus puissante au choix de l'inquiète jalousie du César Néron ; mais à la famille obscure encore de ce soldat Dieu réservait l'empire, comme prix du service qu'attendait de lui et de Titus son fils la justice souveraine. Titus, en effet, le reconnaîtra plus tard (Jos. De bell. VI, 9) : **ce n'est point Rome, mais Dieu qui véritablement, ici, mène la guerre et commande aux légions**. Moïse, de loin, avait vu la nation pareille à l'aigle, fondre avec rage sur la Judée pour châtier les crimes de son peuple (Deut. XXVIII, 49). Mais à peine l'aigle romaine a-t-elle touché la terre des vengeances, que, domptée visiblement par une force supérieure, elle modère ou précipite sa fougue au gré des prophètes du Dieu des armées. Son regard, avide d'obéissance autant que de combats, semble scruter les Ecritures. Là, en effet, était son mot d'ordre pour chacun des jours de ces années terribles (Luc, XXI, 22).

On avait pu s'en convaincre, lorsqu'une première fois, en 66, l'armée de Syrie, conduite par Cestius Gallus, s'était montrée sous les murs de Jérusalem. Le Seigneur voulait seulement alors donner aux siens **l'avertissement** qu'il leur avait promis, en précisant d'avance la suite des événements. « Lorsque vous entendrez le tumulte des séditions et des bruits de guerre, disait-il, n'en soyez point troublés : ces choses arriveront d'abord, sans que la fin vienne aussitôt (Matth. XXIV, 6 ; Luc, XXI, 9). Mais quand vous aurez eu le spectacle de Jérusalem entourée d'une armée, sachez que sa désolation est proche, et fuyez loin d'elle » (Luc, XXI, 20-21). Et, en effet, nous avons vu que la synagogue s'exerçait à l'émeute depuis longtemps déjà, sans avoir pu lasser la patience ou le mépris de la reine du monde ; jusqu'à ce que, le sang romain lui-même ayant coulé sous les coups des séditeux, Rome dut enfin s'émouvoir et faire avancer ses légions. Mais son armée devait premièrement fournir aux disciples de Jésus **le signe annoncé** (Marc, XIII, 4), entourer Jérusalem, et se retirer ensuite pour un peu de temps, **afin de permettre aux chrétiens de quitter la cité maudite**. Aussi vit-on le proconsul romain, au moment où il serrait la ville de si près qu'il semblait à la veille de la prendre en terminant la guerre d'un seul coup, donner à ses troupes le signal d'une retraite inexplicable, et lâcher la victoire déjà dans ses mains (Jos. De bell. 11, 19). Cestius Gallus parut alors à tous saisi d'aveuglement et de vertige ; mais il exécutait, sans en avoir conscience, les ordres d'en haut, et dégageait la parole du Seigneur à son Eglise.

Vespasien lui-même rencontra dès le commencement, sur sa route, un de ces retardements divins que l'habileté de la tactique romaine devait se montrer plus d'une fois encore impuissante à tourner avant l'heure. Le plan arrêté dans les conseils du Très-Haut portait qu'*avant toutes choses* (Luc, XXI, 20), avant que le sceptre déjà brisé de l'ancienne alliance (Zach. XI, 10) disparût consumé jusqu'aux derniers restes dans les flammes allumées par les Juifs eux-mêmes (Isaïe, L, 11), l'établissement du Testament nouveau serait affermi chez les nations et confirmé solennellement par la consommation du témoignage apostolique dans le sang des témoins (Matth. XXIV, 9 ; Marc, XIII, 10). Or ce fut le **29 juin** de l'année 67 que Pierre et Paul, fondant par leur trépas glorieux la stabilité de l'Eglise-mère, prouvèrent au monde que rien ne manquait plus désormais à la promulgation du règne du Messie méconnu d'Israël. Vespasien, entré en campagne au printemps de cette année, avait dû attendre que la triomphante confession des princes des Apôtres ouvrît à l'impatience de ses légions la voie des conquêtes : immobilisé, quarante-sept jours durant, au pied de la citadelle dont la prise devait lui assurer la possession de la Galilée, ce fut le **29 juin** qu'il en força les portes.

Quarante mille cadavres, amoncelés sur les pentes de la montagne et s'élevant jusqu'à la hauteur des murs, apprirent aux Romains la résistance désespérée que s'appropriait à leur opposer partout le fanatisme juif ; des habitants ou défenseurs de Jotapat deux hommes seuls survivaient, dont l'un fut **Josèphe**, l'un des chefs principaux et **l'historien de cette guerre affreuse**. Les enfants et les femmes eurent alors pourtant la vie sauve (Jos. De bell. III, 7). Mais un peu plus tard, à Gamala, autre forteresse bâtie sur le penchant d'un abîme, lorsque la moitié des assiégés eut succombé sous le fer ennemi et que la défense fut devenue impossible, les survivants, rassemblant les femmes et les enfants, se précipitèrent, avec eux tous, au bas des rochers et s'y brisèrent au nombre de **cinq mille** ; les légions, à la fin de cette effroyable journée, ne virent plus autour d'elles que la solitude absolue du désert (*Ibid.* IV, 1).

De toutes parts, dans la malheureuse Galilée, le sang coulait à torrents et les sinistres lueurs de l'incendie embrasaient l'horizon. Comment reconnaître dans ce pays dévasté la terre de l'enfance du Sauveur, le théâtre de ses premiers miracles et des enseignements où marquaient leur empreinte, en paraboles gracieuses, les sites charmants qu'offraient aux regards de l'Homme-Dieu les collines pittoresques et les vallons fertiles de cette heureuse contrée ! **Le bras de Dieu pesait maintenant de tout son poids** sur cette terre de Zabulon et de Nephtali pour qui la première, comme nous le chantions dans la nuit de Noël, s'était levée si brillante la lumière du salut (Isaïe, IX, 1-2). La première donc, cette fois encore, elle recevait la visite du Seigneur. Mais ce n'était plus, dans ces tristes jours, la visite de l'Orient divin ouvrant au monde les sentiers de la paix (Luc, I, 78-79). Caché maintenant sous la tempête (Ps. XVII, 12), il lançait les feux de la destruction sur l'ingrate patrie qui ne l'avait point accueilli dans l'infirmité miséricordieuse de sa chair mortelle (Luc, IV, 24).

« En vain au jour de ma vengeance, disait le Psaume, ils s'exclameront vers quelqu'un qui les sauve et crieront au Seigneur ; je les briserai, je les disperserai comme la poussière dans l'ouragan, je les écraserai comme la boue des places » (Ps. XVII, 42-43).

Oh ! comme l'Eglise apprit alors, pour ne plus l'oublier, **qu'aucune bénédiction, qu'aucune sainteté passée ne garantit un lieu de la souillure et de la ruine !** Spectatrice terrifiée de ces événements du premier âge de son histoire, elle voyait la violence et tous les crimes porter leurs profanations dans les sentiers foulés par les pieds de son chef adoré, comme sur les montagnes où s'étaient prolongées durant la nuit ses prières et sa louange au Père de toutes choses. Un jour elle vit souiller affreusement jusqu'aux ondes si pures du lac de Génésareth, où s'étaient reflétés les traits de l'Epoux quand il le traversait marchant sur les eaux, ou reposant dans la barque de Pierre et dirigeant ces pêches mystérieuses qui présageaient l'avenir. **Six mille** révoltés, traqués par la colère divine et le fer des Romains, rougirent de leur sang cette mer de Tibériade où Jésus avait dompté la tempête (Jos. De bell. III, 9) ; leurs corps livides, rejetés par les flots, portèrent l'horreur sur ce rivage dont le Christ avait maudit les villes, **pour ne s'être point converties à la vue des miracles sans nombre que sa divine condescendance y avait accomplis** (Matth. XI, 20-24).

Leçon effrayante donnée aux âmes que Dieu prévient de ses faveurs de choix, et qu'il convie à une intimité plus grande ! Malheur à elles si, dans leur nonchalance et leur lâcheté, elles négligent de **correspondre à la grâce**, ou, comme les villes des bords du lac de Galilée, se contentent de l'honneur, **sans chercher à produire des fruits de sainteté** en rapport avec la grandeur et la fréquence des dons célestes ! Le prophète Amos, visant à la fois ces âmes oubliées et ces cités distraites restées longtemps le séjour miséricordieusement préféré du Verbe divin, s'écriait pour lui à l'avance : « Je n'ai connu que vous de toutes les nations de la terre. Mais peut-on marcher à deux, sans qu'il y ait accord mutuel ? Aussi vengerai-je sur vous toutes vos iniquités » (Amos, III, 2-3).

Nul châtement significatif, en effet, nul rapprochement vengeur ne devait être épargné à Israël. Au printemps de l'année 68, un lieutenant de Vespasien chassait devant lui, sur la rive gauche du Jourdain, les populations éperdues (Jos. De bell. IV, 7). Les malheureux fuyards couraient en masse dans la direction de Jéricho, où ils espéraient trouver un refuge, lorsqu'arrêtés en face de cette ville par le fleuve débordé, ils se virent entassés sous le glaive des troupes romaines qui, en arrière, leur fermaient toute issue. L'arche sainte avait autrefois, sur ces bords, ouvert un passage miraculeux aux tribus d'Israël ; mais, eût-elle été présente à cette heure, elle n'avait plus à protéger ces descendants indignes des patriarches, qui **brisaient eux-mêmes le pacte de l'alliance** conclue par Dieu avec la maison de Jacob. Ce fut alors une effroyable tuerie, un abatis sans nom d'êtres humains, là même où, quarante ans auparavant, saint Jean-Baptiste avait vu la cognée à la racine des arbres, où il avait prédit la colère à venir à cette race de vipères qui se disait fille d'Abraham **et rejetait la pénitence** (Matth. III, 5-12). Une multitude infinie, précipitée dans les flots du Jourdain, trouva la mort dans ces eaux que le Sauveur avait sanctifiées en s'y plongeant sous la main du précurseur. Elles tenaient de lui la vertu de donner la vie au monde ; mais Israël avait préféré le règne du prince de la mort à celui de l'auteur de la vie (Jean, XIX, 15). Le nombre de ceux qui périrent dans ces ondes sacrées fut si grand, que l'amoncellement des cadavres rendit quelque temps impraticable aux bateaux le passage du fleuve ; jusqu'à ce que la force du courant, triomphant enfin de l'obstacle, emporta tous les corps à la mer Morte, et répandit au loin sur le lac maudit ces hideuses épaves de la synagogue. Sodome n'avait-elle pas été moins coupable, aux yeux du Seigneur (Luc, X, 12) ?

La conquête de l'Idumée par les légions déjà maîtresses, au Nord, de la Galilée et de la Samarie, à l'Est et à l'Ouest, des rives du Jourdain et du littoral de la Méditerranée, acheva de fermer du côté du Midi le cercle de fer qui devait enserrer Jérusalem. Des garnisons romaines occupaient Emmaüs, Jéricho, et tous les points fortifiés commandant les avenues de la capitale juive. Vespasien, après avoir châtié pour Dieu tant de cités ingrates, s'appretait à commencer enfin le siège de la ville criminelle entre toutes, quand la chute de Néron et les événements qui suivirent vinrent détourner l'attention du monde et la sienne.

Aux **tremblements de terre en divers lieux** (Senec. Natur. Quæst. VI, 1 ; Tac. An. XIV, 27 ; XV, 22), aux **pestes** (Senec. *Ibid.* 27 ; Tac. *Ibid.* XVI, 13 ; Suet. in Ncr. 39), aux **signes dans le ciel** (Tac. Hist. V, 13 ; Jos. De bell. VI, 5), qui s'étaient multipliés dans les dernières années du tyran, s'ajoutèrent alors les **soulèvements de nation à nation, de royaume à royaume** (Luc, XXI, 10-11). L'Occident tout entier se levait en armes, et l'Orient bientôt fut entraîné vers Rome, à son tour, par l'ébranlement immense qui marqua d'un caractère unique dans l'histoire l'année 69 de l'ère chrétienne. Des sommets de l'Atlas au Pont-Euxin, des rives de l'Humber à celles du Nil, barbares et romains, provinces et peuples rêvèrent pour chacun d'eux l'empire. Galba, Othon, Vitellius, Vespasien, proclamés par des armées rivales, envoyaient les légions de Bretagne et du Rhin, de l'Illyrie et du Danube, s'écraser au rendez-vous sanglant de Bédriac. Vainqueurs et vaincus dévastaient l'Italie. Rome était prise par des Romains, tandis qu'aux frontières dégarnies apparaissaient les Suèves, les Sarmates et les Daces. A la lueur du Capitole en feu, au bruit du temple de Jupiter s'écroulant dans les flammes, les Gaules proclamaient leur indépendance et Velléda soulevait la Germanie. Le vieux monde parut s'affaïsser dans l'anarchie et la guerre universelle.

Les circonstances étaient donc redevenues subitement favorables à Jérusalem ; elles semblaient l'inviter encore à réparer ses crimes. Nous verrons, en commentant l'Evangile, qu'elle en profita pour multiplier ses fautes et se déchirer elle-même plus cruellement que n'eussent fait les Romains.

EPÎTRE.

Lecture de l'Epître du bienheureux Paul, Apôtre, aux Corinthiens. I, Chap. X.

Mes Frères, ne nous abandonnons point à des désirs mauvais comme l'ont fait les Juifs. Ne devenez point idolâtres non plus, comme quelques-uns d'entre eux, dont il est écrit : Le peuple s'assit pour manger et boire, et ils se levèrent pour jouer. Ne commettons point de fornication comme certains d'entre eux, qui furent frappés au nombre de vingt-trois mille en un seul jour. Ne tentons point le Christ comme quelques-uns d'eux le tentèrent et furent tués par les serpents. Ne murmurez point comme quelques-uns d'eux murmurèrent et furent tués par l'ange exterminateur. Or toutes ces choses qui leur arrivaient étaient des figures, et elles ont été écrites pour notre instruction à nous qui sommes venus à la fin des temps. Que celui donc qui se croit affermi prenne garde de tomber. Puissiez-vous n'avoir que des tentations ordinaires et de l'homme ! Dieu, qui est fidèle, ne souffrira pas d'ailleurs que vous soyez tentés au-dessus de vos forces ; mais il vous donnera, au moment de la tentation, l'avantage sur elle, afin que vous puissiez la soutenir.

« Ma tristesse est grande », s'écriait l'Apôtre des nations **à la pensée de la réprobation qui s'apprêtait à frapper les Juifs** ; « mon cœur est oppressé d'une douleur sans fin au sujet de mes frères, de ces hommes de mon sang pour qui j'eusse voulu être moi-même anathème. A eux, descendance d'Israël, appartenaient par héritage l'adoption des enfants, la gloire du peuple élu, le Testament, la Loi, le culte saint, les promesses d'en haut. Les patriarches formaient leur tige, et de leur race était le Christ selon la chair, le Christ Dieu béni dans les siècles ! » (Rom. IX, 2-5) Et maintenant, dévoyés par leur faute, ils ne voient plus, ils n'entendent plus (Isaïe, VI, 9 ; Matth. XIII, 14-15). La table somptueuse des Ecritures, qui nourrissait leurs pères (Matth. IV, 4), n'est plus pour eux qu'une occasion de chute et un piège où ils se prennent eux-mêmes ; la nuit s'étend sur leur intelligence, et leur dos se courbe sous le châtiment pour des siècles (Ps. LXVIII, 23-24).

O vous, gentils, qui avez pris la place de ces rameaux brisés sur la tige de l'alliance (Rom. XI, 17), **que du moins leur chute vous serve d'exemple**. Le Dieu qui se montrait pour vous prodigue d'une bonté toute gratuite, dans le temps même où il exerçait contre eux ses jugements, ne permettra pas sans doute que rien prévale en vous, malgré vous, contre les intentions de son amour. Si vous êtes fidèles à l'appel de sa grâce, il le sera de même pour éloigner les tentations que vous ne sauriez porter, ou faire en sorte que le secours divin élève toujours votre âme plus haut que l'épreuve ; vous trouverez en tout combat, non la défaite, mais le profit méritoire d'un triomphe d'autant plus glorieux qu'il aura semblé surpasser davantage les forces humaines. **N'oubliez point toutefois que les mêmes causes qui ont amené la perte des Juifs pourraient aussi vous conduire à la ruine**. Ils sont tombés à cause de leur incrédulité (Ibid. 20) ; vous qui, autrefois, ne croyiez pas davantage et avez cependant obtenu miséricorde (Ibid. 30), c'est par la foi que vous êtes debout aujourd'hui : ne vous élevez donc point dans une vaine complaisance ; mais craignez que Dieu qui a pu rompre les branches naturelles de son arbre de choix ne vous épargne pas non plus, et considérez toujours, en même temps que sa bonté, **l'inexorable rigueur de ses justices** (Rom. XI, 20-22).

C'est donc bien opportunément que l'Eglise nous rappelle, dans l'Epître du jour, les antécédents lamentables du peuple déicide, et cette série de fautes et de châtements qui préparèrent, avec le crime final, **l'effondrement complet de la nation prévaricatrice**. L'avantage de ceux qui vivent, comme nous le faisons, sur le soir du monde (Hymn. Adv. ad Vesp.), est de **pouvoir mettre à profit les leçons du passé**. L'Esprit-Saint n'avait point d'autre but en écrivant, pour les âges futurs, l'histoire de l'ancien peuple ; il voulait nous manifester par les divers épisodes de cette histoire, groupés comme en autant de figures prophétiques, les règles de la Providence de Dieu sur le gouvernement du monde et de son Eglise. L'Eglise, établie par son Epoux dans la vérité immuable, gardée par l'Esprit dans une sainteté indéfectible et toujours croissante, n'a point à craindre assurément de s'abîmer un jour, comme la synagogue, dans l'affreux naufrage dont nous sommes aujourd'hui les témoins ; **la ruine des Juifs est l'annonce et l'image du renversement du monde** (Matth. XXIV, 3) **qui aura rejeté l'Eglise**, non de l'Eglise qui, alors, montera vers l'Epoux consommée dans l'amour et la sainteté par les épreuves des derniers temps (Apoc. XXII, 17). Mais l'infaillible garantie de salut octroyée à la grande Epouse du Fils de Dieu ne s'étend point à ses membres individuels ou collectifs, qui sont les hommes et les nations. C'est à ceux-là, c'est à nous tous qu'il convient de méditer, pour l'éviter, le sort de Jérusalem et de ces pères du peuple juif qui, si longtemps avant la ruine de la ville sainte, couvraient déjà de leurs cadavres maudits toutes les routes du désert et ne parvenaient point à la terre promise.

Tous cependant, nous dit l'Apôtre, ils voyageaient, sur le chemin de la vie, protégés par la nuée mystérieuse sous laquelle la Sagesse les abritait durant le jour et les éclairait dans la nuit (Sap. X, 17). Sous la conduite de Moïse figurant le chef divin du vrai peuple élu, tous ils avaient passé la mer. Baptisés dans les flots qui avaient englouti leurs ennemis, comme l'onde sainte engloutit les péchés des hommes, tous encore ils étaient nourris du même mets spirituel et s'abreuyaient à la même source divine sortant de la pierre qui était le Christ. Pourtant, si nombreux qu'ils fussent, **il y en eut bien peu en qui Dieu se complût** (I Cor. X, 1-6). Mais combien les crimes des chrétiens ne l'emporteraient-ils pas en gravité sur les désirs mauvais, l'idolâtrie, la fornication, les murmures d'Israël, maintenant que les brillantes et substantielles réalités de la loi de la grâce remplacent partout les figures et les ombres ?

EVANGILE

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. XIX.

En ce temps-là, comme Jésus approchait de Jérusalem, voyant la ville, il pleura sur elle en disant : Oh ! si tu connaissais, au moins en ce jour qui t'est donné encore, ce qui serait ta paix ! mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Il viendra des jours pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, et ils t'environneront et te serreront de toutes parts ; et ils te renverseront à terre, toi et tes fils qui sont en toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre

sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps de ta visite. Et entrant dans le temple, il se mit à chasser ceux qui y vendaient ou achetaient, en leur disant : Il est écrit : Ma maison est une maison de prières ; mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs. Et il enseignait tous les jours dans le temple.

Le passage qu'on vient de lire dans le saint Evangile se rapporte au jour de l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem. Ce triomphe, que Dieu le Père ménageait à son Christ avant les jours de sa passion, n'était point, hélas ! on le vit bientôt, la reconnaissance de l'Homme-Dieu par la synagogue. Ni la douceur de ce roi qui venait à la fille de Sion monté sur l'ânesse (Zach. IX, 9), ni sa sévérité miséricordieuse contre les profanateurs du Temple, ni ses derniers enseignements dans la maison de son Père, ne devaient ouvrir **des yeux obstinément fermés à la lumière du salut et de la paix**. Les pleurs mêmes du fils de l'homme ne pouvaient donc arrêter la vengeance divine : **il faut bien qu'enfin la justice ait son tour**.

« Malheur, s'écrient pour Dieu les prophètes, à la cité provocatrice, à la cité rachetée en vain qui n'a point écouté la voix de son Seigneur ! Ses princes, ses juges, ses prophètes et ses prêtres ont violé ma loi, faussé mes oracles, rempli ma maison d'iniquité et de tromperie (Soph. III, 1-4 ; I, 9). Broyez la ville (*Ibid.* II), exterminiez ses habitants ; quiconque ne sera pas marqué du Tau (*Le Temps pascal*, T. 1, p. 266), tuez-le sans pitié. Mais commencez par mon sanctuaire, frappez les prêtres et les anciens ; souillez le Temple, et remplissez de cadavres ses parvis » (Ezech. IX, 5-7).

La priorité dans le châtement était bien due à ces chefs du peuple qui l'avaient eue dans le crime, à ces pontifes, à ces anciens qui avaient décrété la mort du juste et poussé la foule au reniement du prétoire (Matth. XXVII, 20). Jaloux des miracles de l'Homme-Dieu, ils disaient dans leur hypocrisie perfide : « Si nous le laissons faire ainsi, tous croiront en lui, et les Romains viendront et ils détruiront notre ville » (Jean, XI, 47-53). Dieu a retourné contre Israël leur politique impie. Mais du moins, en ce qui les concerne, ils seront satisfaits : pas un d'eux ne verra les Romains ; dès avant l'arrivée des légions, Jean de Giscala et Simon fils de Gioras auront **fait justice de cette aristocratie déicide**, odieuse à la terre comme au ciel. Quand Titus, après ses combats, rentrera dans la ville éternelle, ces deux chefs de brigands, les vrais princes de la guerre, orneront son triomphe ; ils tiendront la place de la noblesse de Juda devant le char du vainqueur ; deux bandits représenteront Jérusalem dans les rues de Rome, sa rivale ! Justes représailles d'en haut pour les larrons dont la synagogue fit l'escorte de son Roi sur la voie douloureuse, et les compagnons du Christ au Calvaire ! Mais il convient de reprendre la suite des événements brièvement et par ordre.

Après la rupture avec Rome et la retraite de Cestius Gallus, le gouvernement de Jérusalem s'était trouvé remis aux soins du pontife **Ananus** (Jos. De bell. II, 20, et seq.) beau-frère de Caïphe et le dernier des cinq fils d'Anne, le grand-prêtre, tous grands-prêtres eux-mêmes successivement comme l'avait été leur père. Par une disposition évidente de la justice souveraine, la famille coupable entre toutes du forfait du Calvaire devenait la tête de la nation au moment final, pour indiquer nettement le sens des vengeances de Jéhovah sur son peuple. Indépendamment du grand crime dont la responsabilité pesait sur sa race, Ananus d'ailleurs, personnellement, avait à expier la mort de saint Jacques le Mineur, martyrisé par ses ordres en l'année 62. Rationaliste ou Sadducéen comme ses proches, il déplorait la guerre et eût voulu renouer la paix (Jos. De bell. IV, 5). Mais il n'avait pas été libre de se soustraire à l'obligation d'organiser la défense : prince quoiqu'il en eût, selon l'expression d'Isaïe, toute cette ruine était dans ses mains (Isaïe, III,6) ; il fallait qu'il en fût écrasé.

Bientôt les fanatiques qui avaient amené la guerre et se faisaient appeler **les Zélateurs**, mécontents des ménagements d'Ananus, se soulevèrent et répandirent le sang des plus illustres personnages. Renforcés par tous les exaltés des autres villes et les pillards des campagnes qui affluaient chaque jour dans la ville sainte, ils s'emparèrent du Temple ; et, changeant par haine des vieilles familles sacerdotales l'ordre ancien de la sacrificature, ils établirent grand-prêtre un paysan, descendant obscur d'Aaron, si indigne d'une telle charge, qu'il ne savait même pas ce que c'était que le pontificat (Jos De bell. IV, 3).

Vers le même temps, les débris des bandes galiléennes conduites par Jean de Giscala apportaient dans la capitale l'exaspération des premières défaites ; ils firent alliance avec les révoltés et accrurent encore leur rage insensée contre quiconque semblait vouloir pactiser avec Rome. Sur le conseil de Jean, les Zélateurs, pressés vivement par les troupes d'Ananus, et déjà refoulés dans le Temple intérieur, appelèrent à leur aide les pâtres de l'Idumée. Ces farouches auxiliaires, tombant sur Jérusalem à la faveur d'une nuit d'orage, taillèrent en pièces les gardes endormies. La terre, dit Joseph, avait tremblé à leur approche, la veille au soir, et poussé des mugissements (Jos. De bell. IV, 4). Jusqu'au matin, sous le vent et la pluie, à la lueur des éclairs, mêlant leurs vociférations au bruit de la tempête, aux cris des blessés, aux hurlements des femmes, ils tuèrent sans pitié tout ce qui se trouva sous leurs pas. Quand le jour vint enfin porter sa lumière sur les désastres de cette nuit terrible, **huit mille cinq cents** corps apparurent jonchant la terre et inondant de leur sang le pourtour du Temple. Le cadavre d'Ananus, insulté, dépouillé de ses vêtements, foulé aux pieds, fut jeté aux chiens. Les jours suivants, **douze mille** hommes, choisis parmi les premiers des habitants, périrent dans les tortures ou sous les coups des Iduméens. Après le départ de ces derniers, les Zélateurs, devenus maîtres de la ville, renchérèrent encore sur leurs cruautés. Tous ceux dont le caractère indépendant, l'influence ou la naissance illustre excitaient les soupçons, étaient incontinent massacrés, sans qu'il fût permis aux survivants d'enterrer ou de pleurer leurs morts. Le menu peuple, les pauvres, les inconnus, échappaient seuls à ces atroces poursuites. La justice de Dieu passait sur les chefs de Juda (Isaïe, III, 11).

Leur sang mêlé à la poussière, leurs corps sans sépulture, abandonnés comme le fumier sur les places (Soph., 17), rappelèrent-ils à Sion les oracles qui avaient prédit ces jours de tribulation et d'angoisse, ces jours amers pour les puis-

sants et les forts ? (*Ibid.* 14-16 ; Ezech. XXIV, 3-5) **La chrétienté de Jérusalem, retirée au delà du Jourdain**, se souvient alors, elle du moins, des paroles inspirées que saint Jacques, son évêque, adressait, huit ans auparavant, aux douze tribus de la dispersion (Jac. I, 1) : « Allez, riches ; pleurez maintenant ; hurlez sous le poids des misères qui vont fondre sur vous. Vos richesses ont pourri ; vous n'avez plus qu'un trésor de colère. Vos délices, vos festins somptueux vous ont engraisés pour le jour vengeur. Vous avez condamné le juste, et vous l'avez tué, sans qu'il vous résistât ; mais voici que le Seigneur approche » (*Ibid.* V, 1-3). C'était bien lui, en effet, qui se vengeait lui-même (Jer. V, 5, 9) ; et Vespasien le comprenait, lorsqu'il répondait à ceux qui le pressaient de profiter de ces dissensions pour attaquer la ville : « Dieu est un plus grand général que moi ; laissons-le livrer les Juifs aux Romains sans travail de notre part, et nous donner sans danger la victoire » (Jos. De bell. IV, 6).

Jérusalem n'était encore qu'au commencement de ses douleurs et de ses guerres intestines. L'ambition de Jean de Giscala ne la laissa point rester longtemps en paix avec les Zéloteurs. Séparé d'eux, il donna toute licence aux Galiléens qui soutenaient son pouvoir. Aux brigandages et aux tueries se joignirent les épouvantables débordements de cette race à moitié idolâtre qui avait remplacé, au temps des rois Assyriens, les tribus d'Israël (IV Reg. XV, 29 ; XVII, 6, 18, 23-41), et n'avait pris souvent du judaïsme qu'un fonds de superstition mélangé aux coutumes et aux vices de ses pères. La fille de Sion subit alors et vit s'étaler au grand jour les ignominies dont l'avaient menacée les prophètes du Seigneur. Humiliée, révoltée, la malheureuse cité voulut chercher à secouer son joug (Jos. De bell. IV, 7, 9).

Or, en ces jours, un voleur fameux ravageait l'Idumée, ruinant les villes et les bourgades, piétinant et brûlant les moissons, scrutant Edom, scion l'expression du prophète Abdias (Abd. 5, 6), et le fouillant jusqu'en ses entrailles. C'était **Simon**, fils de Gioras. Appelant à lui les esclaves, les malfaiteurs, les proscrits de toute sorte, les mécontents de tous les partis, il s'était fait une troupe de plus de vingt mille hommes pesamment armés, sans compter quarante mille autres qui le suivaient. Tel fut l'étrange **Messie** sur lequel Jérusalem jeta les yeux pour lui venir en aide. Une députation, présidée par un pontife, vint offrir la principauté au fils de Gioras. Celui-ci daigna consentir ; fier et hautain, raconte Josèphe (*Ubi supra*), il agréa l'hommage de Sion suppliante, et fut introduit dans la ville de David, aux acclamations d'un peuple enthousiaste proclamant défenseur et Sauveur Simon le meurtrier, Simon le bandit ! O Jésus, fils de David et Fils de Dieu, comme vous êtes vengé à cette heure ! Ils le voulaient, ils l'avaient dit : « Non pas lui, mais Barabbas ! » (Jean, XVIII, 40) Le choix fait par les fils répond aux préférences des pères ; **Bar-Gioras** acquittera dignement la dette de son prédécesseur et la sienne. Une fois entré dans la place, il traite en ennemis indistinctement ceux qui l'ont appelé et ceux contre lesquels ils avaient imploré sa venue. Massacrant jour et nuit, sa horde sauvage achève d'enlever à la population de Jérusalem ce qui pouvait lui rester encore d'hommes de mérite ou d'un crédit quelconque (Jos. De bell. VII, 8).

Cependant les Galiléens, chassés de Sion et de la ville basse par les nouveaux arrivants, s'étaient repliés sur le Temple, dont ils occupaient la première enceinte. Les Zéloteurs, de plus en plus en désaccord avec Jean de Giscala, se fortifièrent de leur côté dans le Temple intérieur. Moins nombreux que les deux autres partis, ils étaient défendus par leur situation dominante au sommet de la sainte montagne, et ne manquaient de rien, grâce aux prémices et aux oblations livrées sans défense à leurs mains souillées ; on les voyait passer le temps à s'enivrer et à faire bonne chère, pendant que les pierres lancées par les machines des Galiléens venaient devant eux frapper les prêtres jusque sur l'autel, et remplissaient de morts et de mourants les parvis sacrés. Sacrilège et ivrognerie, tel était donc le dernier mot de ces descendants des austères Pharisiens (*Ibid.* V, 1) ! Ici encore le Christ était vengé.

L'abomination de la désolation prédite par Daniel régnait dans le lieu saint (Matth. XXIV, 15). Jean de Giscala, assuré contre un retour offensif des Zéloteurs par l'engourdissement où les plongeaient leurs festins copieux, tombait pendant ce temps comme un oiseau de proie sur la ville pour y chercher sa subsistance, mettant le feu, par haine de Simon, à ce qu'il ne pouvait emporter. Simon alors, au lieu d'éteindre l'incendie, l'étendait au contraire à tous les quartiers qui se trouvaient à portée des incursions de Jean, dans l'espoir de rendre impossible une autre fois le ravitaillement des Galiléens. D'immenses magasins de blé et d'autres provisions que la prudence des chefs de la nation avait entassées dans la pensée du siège à venir, furent ainsi anéantis par ces deux hommes plus funestes à leur patrie que les Romains eux-mêmes. Ainsi se passa cette année 69, année de répit du côté de Rome déchirée par ses propres dissensions, et qui eût pu être si précieuse (Jos. *ubi supra*).

Il ne restait plus dans la ville que des vieillards et des femmes en dehors des bandes armées, lorsque l'approche de la Pâque de 70 produisit comme une trêve entre les partis. Jérusalem, épuisée d'habitants, se remplit de nouveau d'une multitude immense dépassant de beaucoup le chiffre de sa population ordinaire. A la suite du saccagement par l'ennemi des provinces juives, après les douleurs de Sion punie de ses mains plus cruellement encore, c'était la nation tout entière (Jos. De bell. VI, 9) qui accourait des quatre vents du monde au rendez-vous de la vengeance suprême. Tout entière elle avait de même été présente à la consommation du déicide ; la prédication des Apôtres n'avait pu lui arracher le désaveu de sa complicité dans le crime du Calvaire, et l'effrayante leçon des derniers événements ne l'avait pas éclairée davantage. Comme dans les jours de cette Pâque si salutaire aux hommes, si fatale à Juda, comme à la Pentecôte qui suivit, elle se retrouvait **rassemblée de tous les pays qui sont sous le ciel** (Act. II, 5) ; non plus cette fois pour entendre prêcher la pénitence (Act. II, 38), mais pour subir l'extermination annoncée par Moïse et rappelée par saint Pierre **à quiconque refuserait d'écouter le Messie du Seigneur** (*Ibid.* III, 22-23).

Ainsi que l'Homme-Dieu l'avait dit, le jour fatal tomba subitement et comme un filet sur cette foule (Luc, XXI, 34-35). L'empire était aux mains de Vespasien, la fortune romaine se rétablissait partout aux frontières, et Titus venait d'arriver à Césarée, chargé d'en finir du côté de l'Orient. Il envoya aux légions de Judée l'ordre d'opérer simultanément, des divers points qu'elles occupaient, leur concentration sur la capitale. Quand la dixième légion, venant de Jéricho, parut sur le

mont des Oliviers, à la place même d'où Jésus pleurant sur Jérusalem avait prédit ce siège qui devait être sa ruine, la soudaineté imprévue de l'arrivée des Romains jeta la stupeur dans les rangs des pèlerins de la Pâque et changea les apprêts de la fête en dispositions belliqueuses. Mais vainement les partis, oubliant pour ce jour-là leurs querelles et unissant leurs forces, essayèrent-ils en deux sorties furieuses d'empêcher l'ennemi d'établir son camp sur la montagne : ils furent deux fois rejetés sur la ville (Jos. De bell. V, 2).

La Pâque qui se lève est bien pourtant toujours, et plus que jamais, le passage du Seigneur ; mais le Seigneur n'y conduit plus les fils de Jacob à la délivrance. Juda s'est fait l'ennemi de l'Agneau dont le sang doit marquer les rachetés de la Pâque. Quand le sang de cet Agneau divin inonde déjà toute la terre délivrée, quand la lumière du vainqueur de la mort illumine le monde, Juda n'en prétend pas moins garder encore ses figures et ses ombres ; plus endurci que l'Égyptien, plus criminel que Pharaon, s'il le pouvait, il enserrerait le véritable Israël dans les réseaux de sa loi d'esclavage, comme naguère il eût voulu retenir captif au tombeau le vrai Fils de Dieu. Mais le Seigneur s'est délivré dès longtemps, et, plus terrible qu'en Mesraïm, il passe aujourd'hui comme le vengeur de lui-même et de son Eglise ; et la Pâque, la fête des fêtes, dont chaque Dimanche ramène le vivant souvenir, reçoit aujourd'hui son dernier complément. « Qu'il sera terrible, disions-nous, le passage du Seigneur dans Jérusalem, lorsque l'épée romaine le suivra, exterminant à droite et à gauche un peuple tout entier ! » (Au mardi de Pâques).

« Malheur à toi, Ariel ! Ariel, ville de David, qui fut longtemps comme l'autel du Seigneur, tes années ont passé, tes fêtes ont fini leur cours (Isaïe, XXIX, 1). Les Psaumes, dans ta bouche, ont perdu leur sens ; ta lyre est faussée ; silence au bruit discordant de ces vains cantiques ! (Amos, V, 23) Le chant du deuil a retenti dans Israël (*Ibid.* 1) ; voix de lamentation dans toutes les places ! partout on entend : Malheur, malheur ! » (*Ibid.* 16).

Présage en effet terrible entre tous, sinistre annonce de l'accomplissement des anciens oracles : depuis la fête des Tabernacles de l'année 62, un **homme étrange** venu de la campagne, *le paysan* qu'appelait le prophète Amos, l'homme *habile dans la science des lamentations* (*Ibid.*), n'a point cessé de parcourir les rues de la cité maudite, criant jour et nuit : « Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix des quatre vents, voix sur Jérusalem et sur le Temple, voix sur les nouveaux époux et les nouvelles épouses, voix sur tout le peuple ! » Poursuivi, interrogé, frappé de verges, on a vu sa chair voler en lambeaux, ses os mis à nu, sans qu'il défailût dans l'accomplissement de son effrayant ministère. Mais c'était surtout dans les fêtes, que le lugubre enthousiasme de ce précurseur des vengeances du fils de l'homme redoublait d'énergie, et donnait une vigueur surhumaine à ses accents. A chaque parole de bienveillance ou d'injure, à tout traitement bon ou mauvais, sans remercier ni se plaindre, il reprenait d'un ton toujours plus lamentable : « Malheur, malheur à Jérusalem ! » Enfin après sept ans et cinq mois durant lesquels jamais sa voix ne fut affaiblie ni enrôlée, parcourant les murailles en vue des Romains dans les premiers jours du siège, et répétant toujours : « Malheur à la ville et au Temple, malheur au peuple », on l'entendit ajouter : « Malheur aussi sur moi ! » et il fût tué sur le coup d'une pierre lancée par une baliste (Jos. De bell. VI, 5).

Jérusalem a bu de la coupe d'assoupissement, et rien ne l'éclairé ; elle s'est enivrée au calice de la colère du Seigneur, et elle l'absorbe jusqu'à la lie (Isaïe, XXIX, 9-14 ; LI, 17). Quelle hideuse journée que cette dernière célébration de la Pâque juive, telle que l'historien nous la montre, sacrilège et sanglante, et marquée sous l'œil de l'ennemi par le réveil des dissensions factieuses ! Les Galiléens, profitant de l'ouverture des portes aux pèlerins, s'introduisent déguisés dans le Temple intérieur, et, démasquant soudain leurs armes, ils tombent sur la foule rangée autour de l'autel ; bâtonnant, égorgeant, foulant aux pieds mourants et morts, ils la repoussent en dehors des parvis dans un tumulte indescriptible, tandis que les Zélateurs surpris, épouvantés, sont contraints eux-mêmes de céder la place et s'enfuient dans les égouts (Jos. De bell. V 3). Fête odieuse, et que Dieu visiblement a rejetée ! (Amos, V, 21) Malheureux peuple accouru des extrémités de la terre à cette fatale solennité ! avant de céder à son empressement, que ne s'était-il appliqué la parole du Prophète disant : « Malheur à ceux qui désirent voir le jour du Seigneur ! qu'y gagnerez-vous à ce jour ? Ce jour du Seigneur, il sera de ténèbres et non de lumière. Vous y serez comme l'homme qui, fuyant de la face du lion, rencontre un ours, et qui, s'il entre dans la maison et appuie sa main sur la muraille, est mordu d'un serpent » (*Ibid.* 18-19). Les Romains dans leur camp, Simon dans la ville, et Jean, désormais seul maître au Temple, ont vérifié la prophétie.

De même qu'au temps de Jérémie, le glaive et la faim se disputent comme une proie toute cette multitude (Jerem. XIV, 18). Car dès le commencement, grâce aux déprédations antérieures, **la famine** s'est montrée ; son intensité, qui croît tous les jours, excite encore les instincts sauvages des bandes armées contre quiconque n'est pas dans leurs rangs. On tue maintenant dans Sion, non plus seulement par haine, mais aussi pour voler et pour vivre. Sous prétexte de conspiration, Simon et Jean traduisent les riches à leur barre ; joignant à l'injustice l'ironie sanglante, ces deux hommes, qui ne cessent point de se faire entre eux une guerre mortelle dans les intervalles des combats contre les Romains, s'envoient mutuellement, en signe de dérisoire entente, ceux qu'ils ont dépouillés de leurs biens pour qu'il soit statué sur leur vie (Jos. De bell. V, 10). Moins de quarante ans auparavant, dans ces mêmes rues où tous les jours les principaux du peuple juif sont ainsi traînés ignominieusement de Simon à Jean et de Jean à Simon, une autre victime devenait de même, aux applaudissements des chefs de la nation, le gage d'une réconciliation hypocrite, et se voyait renvoyée d'Hérode à Pilate sous un vêtement de dérision pour chercher sa sentence (Luc, XXIII,7-12).

Pendant que les tyrans se jouaient de la misère publique, une foule d'infortunés, que la disette contraignait de sortir de nuit dans la campagne pour tacher d'en rapporter quelques herbes sauvages, tombaient aux mains des Romains qui, se refusant à garder tant de prisonniers, les **crucifiaient** en vue des murs. On en prenait par jour jusqu'à cinq cents et plus ; et, détail affreux mais significatif en face du Calvaire, il arriva de leur grand nombre, dit Josèphe, que **l'espace manqua pour planter les croix, et le bois pour en faire** (Jos. De bell. V, 11).

Titus avait espéré pouvoir réduire en peu de temps Jérusalem. Sans tenir compte des prophéties qui annonçaient l'investissement de la ville décide, il avait choisi la voie des négociations et des assauts de préférence aux lenteurs du blocus. Mais ses parlementaires ne recevaient en retour de leurs paroles de paix que des injures et des flèches ; et la valeur des légions restait impuissante contre les forteresses derrière lesquelles se retranchait la rage des factieux. Après deux mois d'efforts, la ville basse, ruinée d'avance par les partis, était seule encore au pouvoir des Romains, tandis que Sion et Moriah dressaient toujours au-dessus d'eux leurs têtes inexpugnables. Il fallut donc se résigner à remettre à plus tard Rome et ses plaisirs (Tac. Hist. V, 11), et enserrer Jérusalem dans cette ligne puissante de circonvallation que décrit l'Évangile. L'exécution littérale du plan tracé par Dieu primait l'impatience de Titus. Les légionnaires se mirent à l'œuvre ; la bêche et la pioche remplacèrent le javelot dans leurs mains. On eût dit qu'ils avaient conscience de la parole auguste dont ils étaient en ce moment les servants fidèles : une impulsion divine les animait, dit Josèphe (Jos. De bell, V, 12). Dans l'espace de trois jours, ils achevèrent un mur en terrassement de près de deux lieues de circuit et flanqué de redoutes, qui eût semblé demander des mois. « J'investirai Ariel, avait dit Jéhovah ; je l'entourerai comme d'un cercle de forteresses, et elle sera triste et désolée, et elle sera vraiment pour moi comme *Ariel*, n'étant plus dans son étendue qu'un *autel* qui regorge » (Isaïe, XXIX, 2-3).

La famine prit alors d'épouvantables proportions, toute possibilité de sortie dans la campagne étant désormais enlevée aux malheureux qui avaient pu jusque-là se nourrir tant bien que mal de graines et de racines rapportées des champs au péril de leur vie (Thren. V, 9-10). Le boisseau de blé se vendait un talent (6,000 fr.). Pendant que ceux qui pouvaient y prétendre donnaient tout ce qu'ils avaient de plus précieux pour un morceau de pain (*Ibid.* I, 11), la multitude cherchait dans les cloaques. On dévorait gloutonnement des détritres immondes ; on réservait en grand secret, comme un trésor, des ordures sans nom, que l'époux disputait à l'épouse et la mère à ses enfants (Deut. XXVIII, 56-57 ; Jos. De bell. V, 10, 12). Les factieux s'étaient ri jusque-là de la détresse du peuple ; bientôt ils sentirent eux-mêmes les atteintes du fléau. On les vit alors s'attaquer en furieux à tous ceux qui passaient pour garder des vivres ; taxant de feinte la faiblesse des mourants, dénonçant dans ceux qui marchaient encore le peu de forces qui leur restait comme un indice qu'ils détenaient par devers eux quelque aliment caché, ils torturaient d'une manière affreuse ces malheureux pour leur faire avouer leur prétendu crime. Pareils à des chiens affamés, selon l'expression commune de l'historien et du psalmiste (Jos. *Ibid.* VI, 3 ; Psalm. LVIII, 7, 15-16), ils couraient la ville, enfonçant les portes des maisons soupçonnées, furetant partout, et revenant jusqu'à deux et trois fois en une heure. Un jour, une odeur succulente, qui s'exhalait d'une maison plusieurs fois déjà visitée ainsi, frappa soudain quelques-uns d'eux ; ils se précipitent ; une femme était là, qu'ils menacent de tuer si elle ne leur livre aussitôt son festin : « C'est mon fils, leur dit-elle ; en voici les restes ! » La malheureuse était Marie, fille d'Eléazar, dame opulente naguère et d'une illustre naissance, qui, dans l'égarement de la faim, avait tué son enfant à la mamelle et s'en était nourrie (Jos. *Ibid.* ; Deut. XXVIII, 53-56).

Tant d'horreurs n'arrivaient point à fléchir l'obstination féroce de Jean de Giscala et de Simon fils de Gioras. En dépit néanmoins de leurs précautions et des cruautés qu'ils exerçaient contre quiconque était soupçonné de pensées d'évasion, une foule d'assiégés gagnait chaque jour le camp romain en se jetant du haut des murs. Titus, ému d'une si grande misère, les recevait avec bienveillance et leur rendait la liberté. Mais « Dieu, c'est Josèphe qui parle, avait condamné tout ce peuple, et il faisait que les voies mêmes de salut tournaient à sa perte » (Jos. De bell. V, 13). Plusieurs arrivaient tellement épuisés, qu'ils trouvaient la mort en prenant une nourriture trop longtemps différée. D'autres, en plus grand nombre, tombaient sous les coups des Arabes et des Syriens qui suivaient l'armée romaine. Car le bruit s'étant répandu que quelques transfuges avalaient leur or en quittant la ville, pour le cacher plus sûrement, ces auxiliaires, étrangers à la discipline des légions et ennemis héréditaires du peuple juif, attiraient les infortunés dans des guet-apens et les dépeçaient sans pitié, dans l'espoir de trouver de la sorte à satisfaire leur avarice monstrueuse. Pendant une seule nuit on en compta **deux mille** dont les entrailles palpitantes furent ainsi répandues (*Ibid.*). C'était la mort de Judas (Act. I, 18), le supplice de la trahison décide. Tout ce peuple n'avait-il pas été traître, en effet, au même titre que l'apôtre infidèle ? Judas avait livré le fils de l'homme aux princes des prêtres et aux chefs de sa nation ; les Juifs le livrèrent aux païens ; et le prophète Zacharie fait porter sur eux tous la responsabilité du marché infâme qui ouvrit les scènes de la passion (Zach. XI, 12-13).

Dans la ville, les ravages de la famine dépassaient toute idée. « Aucune ville en aucun temps, dit encore l'historien juif reprenant à son insu le mot du Seigneur, ne vit jamais tribulation pareille » (Jos. De bell. V, 10 ; Matth. XXIV, 21). En quelques mois on releva le chiffre effroyable de **six cent mille morts** auxquels fut encore accordé un semblant de sépulture. Quant aux autres, on ne put les compter. Car la force manqua aux survivants, et on laissa les victimes de la faim pourrir pêle-mêle dans les maisons ou sur les places.

Cependant, le 12 juillet, une épreuve plus grande frappa Jérusalem et toute la nation : faute de victimes, **le sacrifice perpétuel cessa** comme au temps d'Antiochus (Dan. VIII, 11-13) ; mais cette fois c'était **pour toujours**. C'était la fin : **la fin ouvertement déclarée du mosaïsme et de son culte**, remplacé désormais sans conteste par le Sacrifice de la loi d'amour ; la fin à bref délai d'un siège et d'une guerre qui n'avaient plus leur raison d'être. Une douleur immense, sans compensation, succéda dans les cœurs juifs à la vaine espérance qu'y avaient maintenue jusqu'au bout les faux prophètes (Jos. De bell. VI, 5).

L'opiniâtreté de Simon et de Jean n'en rejeta pas moins, même alors, les avances de Titus qui offrait toujours d'épargner le Temple et la ville. La lutte reprit donc, implacable et sans merci. Mais la vigueur des soldats juifs ne répondait plus au fanatisme de leurs chefs ; épuisés par la faim, ils n'avaient plus la force persévérante qui eût été nécessaire pour repousser les assauts continus des Romains. Déjà la tour Antonia, qui commandait le Temple, était au pouvoir de ces

derniers, et chaque jour les voyait serrer de plus près l'édifice sacré. Ses défenseurs voulurent tenter un dernier effort ; s'excitant par la considération de l'extrémité de leurs maux, ils se ruèrent par la vallée du Cédron sur la circonvallation ennemie et chargèrent avec rage le poste établi à la montagne des Oliviers. On eût dit que l'instinct de la vengeance divine qui pesait sur eux les ramenait fatalement, pour les derniers combats, à cette place de la prophétie et des pleurs du fils de l'homme où s'était de même engagée, nous l'avons vu, la première bataille. Repoussés, désespérés, en rentrant dans la ville pour n'en plus sortir, ils mirent eux-mêmes le feu aux portiques extérieurs du Temple et abandonnèrent aux Romains la première enceinte (Jos. De bell. VI, 1, 2).

Titus cependant voulait sauver le Temple à tout prix. « Mais, dit Josèphe, Dieu l'avait dès longtemps condamné au feu, et ce furent les Juifs qui de nouveau, quelque temps après, posèrent la cause de l'incendie, au jour fatal marqué par les décrets divins » (*Ibid.* 4). C'était le **4 août 70**, un jour de sabbat, anniversaire de la première ruine du saint lieu sous Nabuchodonosor. Les gardiens du Temple exaspérés par la souffrance, hébétés par la faim, en vinrent aux prises avec les soldats qui, sur l'ordre de Titus, éteignaient à l'extérieur les restes des incendies allumés dans les jours précédents. Ils furent bientôt rejetés dans le Temple, mais cette fois n'y rentrèrent pas seuls. Pendant qu'ils tombent en foule sous le fer des Romains devenus à l'improviste les maîtres de l'enceinte intérieure, un soldat oubliant les instructions données, **poussé**, dit l'historien, **par une force divine** (*Ibid.*), s'empare d'un tison embrasé et le jette par une fenêtre dans une des salles attenantes au sanctuaire. La flamme éclate et se propage ; vainement Titus veut l'arrêter. De la montagne de Sion les soldats de Simon la voient s'élever jusqu'au ciel. A son apparition sinistre, affamés et blessés, tournés vers le Temple qui s'écroule, oublient leurs tortures. De toutes ces poitrines, remuées enfin d'un même sentiment, s'échappe une acclamation immense de **désespoir**, qui, s'unissant aux clameurs des soldats païens, retentit jusque dans les montagnes de la Pérée au delà du Jourdain et de la mer Morte. Tandis que Moriah tout en feu semble brûler jusqu'en ses fondements, **le sang y lutte avec la flamme** ; le nombre des tués est tel que nulle part on ne voit la terre, et qu'on marche partout sur des monceaux de cadavres. Les prêtres réfugiés sur le faite de leur Temple, les enfants et les femmes entassés par milliers dans les galeries, périssent dans les flammes avec les trésors du sanctuaire (Jos. de bell. VI, 5).

Jean de Giscala, rassemblant les débris de sa troupe, s'était fait jour à travers les bataillons ennemis et avait rejoint Simon dans la ville haute. La lutte devait s'y prolonger quelques semaines encore ; mais c'était l'agonie. Le 1^{er} septembre, Sion était prise, saccagée et brûlée comme Moriah, comme la ville basse. La prédiction de notre Evangile était accomplie. Jérusalem, renversée à terre elle et ses fils, n'était plus qu'un amas de décombres fumants. **Onze cent mille** hommes avaient péri durant le siège. De **quatre-vingt-dix-sept mille prisonniers** faits dans toute la guerre, sept cents furent triés pour le triomphe du vainqueur ; ceux des autres qui passaient dix-sept ans furent envoyés aux mines ou réservés pour l'amphithéâtre ; le reste alimenta quelque temps les marchés d'esclaves de l'empire (*Ibid.* 9).